

وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

Ministère de l'enseignement Supérieur et de la recherche scientifique

Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou

Facultés des lettres et des langues

Département de Français



Domaine : littérature

Spécialité : Littérature et civilisation

Mémoire

En vue d'Obtention du Diplôme de Master en Langue et
Littérature Française

Thème

*La représentation du
village dans la colline oubliée*

Présenté par :

Mme TERMOUL Lynda née Amghar

dirigé par :

Mr Madi Abane

Jury :

- Mr Mahmoudi Hakim
- Mr Abane Madi
- Mr Haned Mahdi

Année universitaire 2018-2021

Remerciement

La réalisation de ce mémoire a été possible grâce au concours de plusieurs personnes à qui je voudrais témoigner toute ma gratitude .

Je voudrais tout d'abord adresser toute ma reconnaissance au directeur de ce mémoire Monsieur Abane Madi pour sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils, qui ont contribué à alimenter ma réflexion.

Je désire aussi remercier les professeurs de l'université de Mouloud Mammeri qui m'ont fourni les outils nécessaires à la réussite de mes études universitaires.

Je tiens à remercier spécialement Monsieur Mahmoudi qui fut le premier à me faire découvrir le sujet qui a guidé mon mémoire.

Je voudrais exprimer ma reconnaissance envers ma sœur qui m'a apporté son soutien moral et intellectuel tout au long de ma démarche

Un grand merci à mon père et ma mère pour leur soutien inestimable.

Je tiens à témoigner toute ma gratitude à mon mari Mouloud qui a toujours été là pour moi, son soutien inconditionnel et ses encouragements ont été d'une grande aide.

A tous ces intervenants, je présente mes remerciement mon respect et ma gratitude.

Dédicace

Je dédie ce modeste travail à l'amour
éternel , ma source de bonheur : mes enfants

Adam - Ahlem - Amélia

Sommaire

INTRODUCTION

Première partie : La communauté villageoise

- 1.1. Les jeunes**
- 1.2. *LES SAGES***
- 1.3. *L'administration coloniale***

Deuxième partie : les espaces du village

- 2.1. LA Maison**
- 2.2. Etude du toponyme Tasast**
- 2.3. L'Ecole**

Troisième partie : les valeurs du village

- 3.1. *Thiwizi*, un vecteur du développement communautaire
solidaire**
- 3.2. Point d'honneur et honneur : nif et hurma**
- 3.3. le respect du code moral du village**

Conclusion générale

Introduction

La colonisation française en Algérie a marqué avant et après l'indépendance, un grand changement dans la vie politique, sociale et culturelle des gens si bien que les traces de cette influence sont très visibles dans le développement des productions littéraires et le nombre toujours en augmentation d'écrivains algériens qui choisissent la langue française comme langue d'écriture puisqu'ils avaient besoin d'y recourir pour être compris par l'autre.

Il faut souligner que cette littérature n'est pas la première à exister en Algérie, une littérature populaire orale (poésie-conte-proverbe-etc.) préexistaient mais elle s'adressait au peuple et elle était seulement comprise par le peuple, tandis que la littérature algérienne de langue française était adressée essentiellement à l'occupant pour lui prouver l'existence d'une littérature et d'un peuple algérien .A cet égard, Mouloud Mammeri a dit :

« Il a fallu absolument que les écrivains de ma génération s'inscrivent dans la littérature française de façon à ce qu'ils disparaissent dans le décor. Et il leur a fallu le faire de propos délibérés. Renoncer à une espèce de spécificité pour rattraper une universalité qui était en réalité la spécificité des autres »¹

Mouloud Mammeri décrit le mode de vie des kabyles, avec ses traditions, ses valeurs, mais aussi la faim, la misère qui accablent les montagnards.

Son œuvre s'inscrit dans le mouvement littéraire qui a vu le jour dans la période coloniale, et qui donne une sorte d'écriture ou de littérature très spécifique.

C'est une littérature qui a pour objet principal la dénonciation du système impérialiste français qui a mis à l'écart l'existence et l'histoire des algériens.

L'écrivain dans son œuvre a recouru à ses traditions orales dans le but de représenter une tradition millénaire dans une langue où il ne trouvera pas forcément des référents équivalents à tout ce qu'il s'applique à représenter de sa culture. L'auteur par ses écrits a aussi dévoilé l'exploitation de l'indigène par le colon, sa destitution par la force des armes de son statut d'être humain.

Mouloud Mammeri, fidèle aux valeurs ancestrales, a pris le soin de transmettre celles-ci à travers ses romans pour les universaliser. Il est considéré comme un repère dans

¹ BENDJELID, Faouzia, « L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire », in Culture, p.02.

l'engagement à travers la littérature maghrébine de langue française en général et algérienne en particulier.

Mouloud Mammeri fait partie d'une génération d'écrivain originale, il s'agit de la génération de 1952, l'année de la publication du roman. Une année qui a vu la naissance d'un autre type d'écriture : l'apparition des œuvres engagées. Contrairement aux écrivains des années 1920, ceux de la nouvelle génération véhiculent dans leurs productions des prises de positions à l'égard de la condition humaine de la société algérienne, une société décrite dans ses extrêmes conditions de vie. *La colline oubliée*, premier roman de Mammeri, paru en 1952, évoque la destinée du peuple algérien à travers l'image d'un village délaissé sur les collines de Kabylie. L'auteur nous décrit la vie des habitants de cette région et leurs mœurs et coutumes. Les habitants y tiennent énormément à leurs traditions ancestrales qui sont pour eux presque sacrées, donc vie difficile, contexte colonial étouffant, et malgré tout les habitants essayent autant que possible de vivre dignement et fièrement. Le roman décrit une région de l'Algérie sous le joug des colons et de cette période difficile faite de privations et d'injustices liées au système colonial. Ce qui nous a suscité et motivé à faire cette étude est bel et bien l'importance réservée au titre dans l'œuvre littéraire. Il est question d'un titre lieu, un titre qui sert à montrer l'espace des événements de l'histoire, il s'agit d'une colline qui va nous raconter la vie, les traditions, les tendresses, les rêves et les amours pour dire ensuite qu'elle est oubliée.

Pour effectuer notre travail de recherche nous allons nous appuyer sur les idées de quelques théoriciens tels que Frantz Fanon (*les données de la terre*) , Younès Adli (*Les efforts de préservation de la pensée kabyle*), Benjlid Fouzia (*L'écriture en Algérie est tributaire de l'histoire*), Pierre Bourdieu (*Esquisse d'une théorie de la pratique*).

Cette œuvre nous touche par sa force de témoignage et vitalité qui introduise au cœur des traditions, des coutumes, des modes de vie et de pensée de sa communauté, dans le but de mettre en lumière une manière d'être au monde spécifique niée par la présence séculaire et oppressive du colonisateur. Ainsi il recourt à une description vivante et minutieuse de la société, description faite à l'intérieur même de ces milieux, ce qui garanti l'originalité et l'authenticité de sa parole.

Notre travail de recherche s'intitule la représentation du village dans la colline oubliée. Lors de ce travail de recherche nous essayerons de répondre à la problématique suivante : Quelles sont les caractéristiques du village kabyle ? Qu'est-ce qui peut bien le distinguer des autres régions d'Algérie ?

Les hypothèses qui en découlent se présentent comme suit :

La colline oubliée est un roman postcolonial par excellence dont les thématiques sont fortement liées à la communauté, à l'environnement, aux traditions, à la solidarité et à la dignité pendant la période coloniale. Nous tâcherons donc de démontrer l'importance de ces traits, leur valeur et leur influence sur l'individu au sein de la société kabyle. Cela nous conduit dans notre travail de recherche à opter pour une demande descriptive et parfois analytique.

Pour ce faire, nous avons jugé utile de subdiviser notre travail en trois parties dans la première partie, nous allons parler de la communauté villageoise dont les jeunes et les vecteurs du savoir scolaire, les sages et l'influence de leurs croyances et décisions sur les jeunes ; ensuite l'administration coloniale et sa présence dans ce village dit oubliée, dans la seconde partie, nous toucherons aux aspects du village inclusivement la maison, la place publique TAASAST, et par la suite l'école, dans la troisième et dernière partie, nous allons évoquer quelques traits chez les habitants de TASEGA tels que la solidarité, la dignité ainsi le respect du code moral du village.

Chapitre I

La communauté villageoise

1-1 Les jeunes :

Dans la société kabyle, les hommes racontent des histoires épiques dans la *djemaà*, qu'ils tiennent des vieillards qui assument leur rôle de conteurs jusque tard dans l'âge.

Les femmes quant à elles se rassemblent à l'intérieur des maisons, avec la présence initiale des enfants : « *Un soir d'octobre que ma mère, selon son habitude débitait de sa voix lente et monotone le conte de Hammama de Siouf assise au bord de la mère devant un auditoire émerveillé de garçons et de filles...* »². A cet égard, elle dispersait les thèmes ; c'est pourquoi les vieilles endossaient des contes mirifiques et confiaient aux plus jeunes des contes banals et simples. Leur premier rôle de conteuse, dispensait non seulement des leçons de communication et de style (qui compenserait à la base du *Nahw* arabe dispensé à l'école dans les zaouia) mais veillaient à l'éducation des parents qui leur étaient régulièrement confiés, en assignant chaque fois au conte une morale.

Dans ce temps *Ibn Khaldoun* écrivait à ce sujet : « *Les Berbères racontent un si grand nombre d'histoires, que, si on se donnait la peine de les mettre par écrit, on remplirait des volumes.* »³ une philosophie morale a été incarnée par les sages, qui se rapprochaient volontiers au saint afin de valoriser le villageois en temps de menace étrangère. A cet égard, il a fallu développer des thèmes mobilisateurs afin que des populations entières puissent reconstituer leurs repères premiers, qui se résument en trois valeurs ancestrales qui sont les fondements même de la société :

- 1.1. l'assemblée du village « l'agraw » : c'est précisément par rapport à ça que le sage du village juge la capacité de l'individu à s'intégrer et à être utile à la communauté.
- 1.2. La valeur de l'effort : cela consiste à résoudre une difficulté ou parvenir à un objectif, et c'est dans l'effort que l'on trouve la satisfaction et non dans la réussite.
- 1.3. L'importance de la fratrie : qui se construit au sein de l'intimité développementale partagée.

Nous pouvons, pour comprendre le poids des communautés spirituelles qui régnaient en Kabylie, ce qui suit :

² Mouloud Mammeri, *La colline oubliée*, Gallimard, 1992, p20

³ Ibn Khaldoun, *Histoire des berbères*. T. I p205

« A ce moment là, on considérait les riches comme étant privilégiés par rapport aux pauvres dans l'acquittement de la ZAKAT, à cette époque, les plus importantes zaouia de la région recevaient des dons en nature qui souvent étaient emmagasinés en grandes quantités. Même si ces dons servaient en priorité à la prise en charge des tolba et des pèlerins qui visitaient régulièrement ces zaouias, leur excédent était redistribué aux plus démunis comme il servait également à parer aux calamités naturelles. »⁴

Elle était traversée de lignes de fractures entre l'ancien et le nouveau mode de vie, symbolisée ici par l'affrontement entre les vieux et les jeunes.

Dans la *colline oubliée*, Mouloud Mammeri met le doigt sur la plaie d'un côté et montre le remède dans l'autre. C'est ce que nous allons trouver à travers la dualité des deux bande de Taassast (les rupins) unissant le personnage vecteur Mokrane qui est un nom propre kabyle il a GRAND pour équivalent dans la langue française et cela par rapport à la grandeur des pensées ,des ambitions et des aspirations de ce personnage, Menach ...etc, et le clan de Ouali (les fascistes) Raveh..., le groupe de Taassast est un groupe mixte comprenant des filles comme Aazi , Sekoura et des garçons .Cette bande représente la civilisation et la modernité. Ces éléments sont instruits : Menache fait ses études à Fès, Mokrane poursuit les siennes à Bordeaux. Aazi contrairement à la coutume, sait lire et écrire en langue française.

Le romancier kabyle transmet aussi des messages de modernité en transgressant les tabous de la société kabyle des tabous qui sont les signes d'immobilisme, de stagnation et de régression de la pensée, pour cela, l'auteur met l'accent sur ces tabous.

Aazi et Mokrane représentent « la nouvelle génération », espérant à une société moderne et humaine.

La bande, par contre, est un clan au masculin où on ne trouve à aucun moment une femme parler à un homme. En principe, elle n'a pas de parole. Le roman entier ne témoigne sur aucune discussion entre l'homme et la femme même étant mariée, au sein

⁴ Younès Adli « Les efforts de la préservation de la pensée kabyle » aux xviii e et xix e siècle, l'Odysée de Ali Oubellil,p 53

de cette bande. est une bande qui n'est pas instruite « *Ils avaient quitté l'école très tôt...* »⁵
Ce groupe mène une vie traditionnelle comme celle de leurs ancêtres, une vie de vengeance et de guerre où les gens s'exterminent comme le montre le passage suivant : « *Jadis le vieux grand-père Azouaou avait exterminé la race de Hand* » ; l'auteur ajoute : « *c'est qu'il restait Azouaou et le fils d'Amirouche, un bébé qui tétait encore le lait de sa mère, mais lui allait grandir et perpétuait la race de Hand.* »⁶

Ces deux passages montrent la société kabyle dans ces conflits et vengeances. Ils dévoilent aussi quelques conceptions culturelles rétrogrades de la société kabyle.

Ce même chemin est poursuivie par la bande au « grand Ouali », où on trouve Raveh, personnage rusé qui, en décrivant la beauté de Kelsouma, pousse Ouali à tuer Oulhadj. Ouali marié et père de trois enfants, va tuer Oulhadj afin de pouvoir épouser Kelsouma. Ce qui montre l'ignorance et le mépris de cette bande pour la femme et sa valeur, écoutant Ouali dire : « *Méfie-toi des femmes. Elles tiennent de Satan.* »⁷

C'est une bande pour qui la Sahja est le seul moyen de fuir les malheurs.

Mouloud Mammeri mets les deux bandes dans une balance : d'un côté la bande et dans l'autre la bande de Tassast. Cette dernière veut vivre au sein d'un humanisme, d'une modernité et d'une civilisation où l'amour n'est pas interdit. Mais, dans l'autre côté, il ya le poids des traditions, des coutumes et des construits culturels qui gagnent encore la balance.

1.2. LES SAGES

Dans une société qui se barricade, qui n'accepte aucune ouverture sur les sociétés universelles, la civilisation, la modernité et l'humanisme cèdent la place à l'ignorance et aux fausses croyances qui ne se basent sur aucune logique.

La colline de Mammeri s'est enfermée sur soi, elle obéit toujours à l'ordre ancien de vie, un ordre coutumier qui ne cesse de briser, accabler et condamner la vie des individus.

Les sages de la société lient toujours le malheur des individus à des fausses croyances sociales, religieuses et politiques. Prenant l'exemple de Menach pour qui la vie devient

⁵ MOULOUD MAMMERI, La colline oubliée, Gallimard, 1992, p 19

⁶ Idem, 1992, p189

⁷ Idem, p193

malheureuse parce que la société l'a privé de la femme dont il a tant rêvé. Laissons Mokrane, le personnage vecteur, parler de Menach : « *Souffrant seul dans l'impasse ou l'avait acculé une passion que les coutumes de chez nous font payer de la vie, il avait essayé d'en sortir, comme toujours, par une théorie à laquelle il s'efforçait de croire* »⁸. Ce passage porte un témoignage sur le chagrin de Menach. Ce dernier souffre car, il sait qu'il ne peut pas épouser Davda à cause de la tutelle de la société, une société qui sépare ceux qui s'aiment et rapproche ceux qui s'ignorent, comme l'indique le passage suivant :

« *-Oui, hélas !dit-il puisque la coutume barbare de joindre deux êtres qui s'ignorent n'a pas disparues de nos mœurs.* » Là Menach sait que derrière son malheur il y a « *la coutume barbare* »⁹ qui règne encore sur la société et qui représente un obstacle entre lui et son bonheur.

Na Gheni (personne sage) justifie toujours le chagrin des individus par des maléfices et l'ensorcellement. A propos de Menach, elle dit toujours : « *...le fils de Velaid ? Il a bu un philtre, le pauvre enfant* »¹⁰. Ce passage montre donc que la société non seulement condamne l'individu, mais elle rattache leur malheur à des sortilèges qui sont à leur tour une autre forme de châtement.

Par ces deux personnages, à savoir Menach et Na Gheni, l'écrivain met en avant deux images : l'image des jeunes qui veulent lâcher le mode de pensée ancien et l'image des sages se référant toujours aux croyances et aux coutumes.

Les personnages de Mammeri sont loin d'être au courant de ce qui se passe ailleurs : de la crise du monde entier qui venait de sortir d'une guerre. Ils ne savent rien de la politique qui gouvernait le monde, ils disent que « *...des millions d'hommes, mécontents de leur sort, allaient pour l'améliorer, se jeter sur des millions d'autres hommes* ». Comme le montre la citation, les habitants du village savent uniquement qu'une guerre viendra les priver de leurs enfants qui iraient se battre dans les pays européens sans savoir pourquoi, ni pour qui.

⁸ Mouloud Mammeri, op.cit,1992,p48

⁹ Ibid, p16

¹⁰ Ibid,p18

Dans le village, les gens demandent pourquoi la guerre et le chikh dira : « *Voilà deux ans qu'on a plus célébré de « TIMCHRET »*¹¹ à Tasega- et vous vous demandez pourquoi la guerre.»¹² C'est un autre personnage sage qui prend la parole pour lier le mal du village à une autre fausse croyance religieuse. Dans son ignorance, il croit que cette guerre est une malédiction divine parce que ce village « microscopique » n'a pas célébré de timchret depuis deux ans !

Il s'agit d'une prise de conscience sur la nécessité de s'ouvrir sur le monde extérieur pour pouvoir éviter son mal et profiter de son bien, pour sortir de l'oubli et s'imposer dans la mémoire. L'auteur exhorte aussi les défenseurs de la société traditionnelle à se rendre compte des difficultés qu'ils créent pour leurs enfants.

1.3. L'administration coloniale :

Dans *La colline oubliée*, nous assistons à une description détaillée des lourdes conséquences de la colonisation sur la vie des Algériens, conséquences visées et voulues tel le chômage endémique.

L'injustice érigée en règle générale, la violence comme instrument de pouvoir. En somme, des conditions qui ne laissent point de place ou de souffle pour les autochtones à cette époque. Le système colonial s'est préoccupé de priver les Algériens de leurs terres agricoles qui constituent une source indispensable de subsistance, puisqu'il vivait du produit de ces terres.

L'invasion de l'Algérie, le juillet 1830, a été suivie par plusieurs vagues d'immigrants, des ouvriers cherchant une vie meilleure, ou de riches propriétaires désireux d'une exploitation. C'est ainsi que l'Algérie devient une destinées privilégiée pour les Européens en quête de fortune, ce qui causera le dénuement et le malheur des Algériens.

C'est le cas de Brahim dans *La colline oubliée*, personnage particulièrement démuni, comme le montre ce passage où Sekoura (son épouse) raconte la vie misérable de sa famille à son ancienne camarade (Aazi) qui perçoit une image de cette famille et les sacrifices de son mari pour avoir de quoi les nourrir :

¹¹ Fête kabyle ancestrale célèbre les fêtes religieuses

¹² Mouloud Mammeri, op.cit ,pp.70.71

« Quand il ne lui resta plus un sou, il essaya de rouvrir son magasin, mais on avait pendant son absence, distribué aux autres commerçants de Nedrouma tout le contingent des denrées rationnées. Quant aux autres, autant dire qu'elles n'existaient pas. Ibrahim vendait son fond de commerce et revint à Tasega. En un an il dépensa tout l'argent que cette vente lui avait rapporté et comme c'était tout ce qu'il avait, il avait tout de suite été dans le besoin. Il alla travailler sur la route, et ; pour garder sa place faisait tout ce que faisait ses camarades : il apporté de temps à autre des œufs ,un poulet au chef cantonnier ; certains jours de marché il faisait 16 kilomètres pour ramener au chef un grand quartier de viande qu'il payait évidemment lui-même ;pendant ce temps ses trois enfants , sa femme ,sa mère et lui-même, n'en mangeaient pas à la maison ; l'été il fauchait les foins du chef;l'automne ,il labourait ses terres pour la moitié du salaire normal ,tout cela pour toucher 50 franc à la fin d'une journée où il aurait creusé, casser des pierres sous le soleil, la pluie et le vent »¹³

Longue citation mais qui mérite qu'on s'y attarde, il s'agit de l'avis de Mouloud Mammeri sur la situation d'Ibrahim témoignant d'une extrême pauvreté.

Malgré tous ses efforts, Ibrahim n'arrive toujours pas à subvenir aux besoins de sa famille, ce qui pousse Kou sa femme, malgré sa grossesse à partir chez ses parents pour filer la laine afin de « *le soulager de tant de bouches* »¹⁴ et l'aider à nourrir cette famille qui devient de plus en plus nombreuse.

Vu cette situation, Ibrahim emprunte de l'argent à son chef « relais local de l'administration coloniale. », qui profite de cette occasion, en lui mettant des conditions insupportables afin de pouvoir lui enlever son champs d'olivier, héritage des ancêtres et terre nourricière. L'extrait suivant est explicite à ce sujet :

Mon frère a enfin consenti à ne pas demander cet argent tout de suite, mais il exige que tu lui laisse ton oliveraie jusqu'au jour où tu auras réglé ta dette. Il dit qu'il prendra plus tard ton champ si tu ne veux pas payer, mais ce que dit et Aroumi ne sera pas, car je te connais Ibrahim, tu gagneras bientôt assez d'argent pour régler tes dettes. Si donc tu écoutes mes conseils, signe lui cet acte qui te libérera, car Dieu ne permettra pas que la terre d'un travailleur comme toi devienne la

¹³ - Mouloud Mammeri, op.cit,p77

¹⁴ Ibid. p94

propriété du plus grand va-nu-pieds de Tasga, ou alors il n'ya pas de justice.

Ibrahim opposa sur le papier l'empreinte de ses deux pouces .Le chef partit en se lissant plusieurs fois les moustaches ¹⁵

Ainsi, Ibrahim se trouve exproprié par le contremaître, qui représente le système colonial ; ce que Mammeri laisse entendre.

Le système colonial avait mis en place des caïds, des auxiliaires qui faisaient régner leur loi et abusaient de leur pouvoir.

L'expropriation pousse Ibrahim à quitter sa famille et son village pour s'exiler au Sahara ,en vue de ramasser de l'argent et récupérer les oliviers d'Alma, assurer l'instruction de son fils aîné « Lmouloud », dont il espère qu'il deviendra un homme capable de se défendre devant l'autorité française et ses représentants .

L'auteur a su traduire fidèlement la misère qui touchait tous les gens de son époque.

En effet ce n'est pas seulement « Ibrahim » qui a subi les effets de la guerre (la deuxième guerre mondiale), mais ce sont tous les villages qui baignent dans le commun lot de la misère, comme le montre le passage suivant :

Aourir, à Tasega, dans tous les villages, toutes les tribus de la montagne, cela n'allait décidément pas mieux, avant la guerre, on avait déjà assez de mal a vivre, mais maintenant on ne tenait plus que par la grâce des saints qui gardaient encore le pays par l'effet de leur pouvoir surnaturel. Passe encore pour les habits, on peut toujours revenir à la mode des ancêtres qui portaient hiver comme été une djellaba de laine, mais pour la nourriture comment faire ? Les

μdistributions de blé étaient insuffisantes et tout le monde ne pouvait pas payer 2500 francs un double de blé

Comme nous pouvons le voir, l'auteur a chargé ses personnages de tous les espoirs et de toutes les mésaventures afin de rendre son témoignage crédible.

¹⁵ - Mouloud Mammeri, op cit, 1992, p207

Le personnage Ibrahim est le souffre-douleur dans l'histoire de l'œuvre de Mouloud Mammeri, mais il est aussi porteur du rêve d'une meilleure vie, surtout espérée dans l'avenir de son fils « Lmouloud » en qui il a mis tant d'espoir.

Chapitre II

Les espaces du village

Chapitré II : Les espaces du village

1-1- La maison :

« *Il est des circonstances dans la vie où un homme, quelque intelligent qu'il soit nonobstant les principes qui guident le navire, doit néanmoins obtempérer aux impératifs d'une société dont il ne peut à lui seul corriger en un jour les abus antédiluviens !* »¹⁶

Dès les premières pages du roman, Mouloud Mammeri annonce que la société est mal construite et que sa reconstruction reste une tâche délicate. Pour agir, l'individu doit toujours faire le compte de la société. Il est encagé comme un oiseau. Les lois, les traditions, les coutumes de la société sont toujours présentes pour le bloquer.

Il s'agit d'une société où le plus fort anéantit le plus faible.

Les rapports entre les sexes ne sont nullement complémentaires dans la société traditionnelle. La femme est soumise à des coutumes ancestrales. En effet, il lui est interdit de s'isoler avec un homme. La femme algérienne à cette époque s'occupe en général des travaux de la maison, la cuisine ... etc., Ecoutant le personnage pivot (Mokrane) parler de la stérilité de sa femme :

« Aazi savait bien que ma mère ne lui en voulais que parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Pour la mortifier, les femmes venaient lui rapporter toutes les naissances de Tasega et de quatre lieues à la ronde. Chaque fois que l'occasion s'en offrait, elles répétaient devant elle le catalogue des mères de nombreux enfants. »¹⁷

Aazi vit péniblement sa condition de femme stérile. La société, au lieu de l'aider à supporter son malheur, la pousse à souffrir plus.

Dans une telle société, l'homme n'a pas le droit d'avoir des insuffisances, ni sur le plan biologique, ni sur le plan financier. Ibrahim est un personnage dont le revenu ou l'emploi est instable et peu rassurant pour l'avenir, ainsi pour satisfaire les besoins de sa famille, Ibrahim demande des avancements à son chef, argent qu'il rendrait avec intérêt. Et comme il ne peut plus payer ses dettes, le chef s'est emparé des champs d'Ibrahim. Il est connu que les kabyles se rattachent beaucoup à la terre, notamment aux champs d'oliviers. Ecoutons les passages suivants : « *Mère, tu n'iras plus à Alma. Si par hasard tu*

¹⁶ Mouloud Mammeri, op.cit, pp.42, 43

¹⁷ ibid, pp88

vois le chef ou quelqu'un de sa famille, passa et ne dis rien. Et toi aussi, ajouta-il dans la direction de Sekoura, il faut empêcher les enfants d'y aller. »¹⁸

« La vieille Titem serra un peu plus dans sa grosse, rude robe de laine, elle s'y ratatina, devint toute petite(...) Elle rappela une à une, et comment si elles étaient d'hier, toutes les compagnes d'huile... »¹⁹

La maison kabyle est un bâtiment de pièce unique, elle a des traits et des attributs particuliers qui lui sont propres. Son aspect architectural et sa construction la rendent exceptionnelle et seule dans son genre ! L'analyse structuraliste fait de la maison kabyle une des pièces capitales de la société et de la culture kabyle.

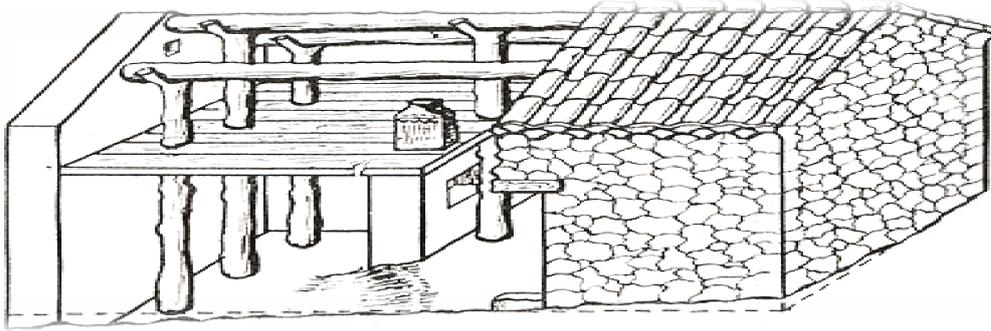


Les us et les traditions racontent que lorsqu'un villageois décide d'édifier sa maison il s'en réfère à l'amine (semblable au maire) qui réunit l'assemblée locale du village « tadjmaât » où est arrêté le principe de la « twiza » qui est une participation collective à une conception jugée utile et nécessaire à la collectivité car il semble évident qu'un nouveau foyer participe à l'accroissement de la population et concourt à renforcer l'importance du village au sein de la tribu. Toutefois ce n'est pas pour cette seule raison pour laquelle la collectivité est sollicitée, la maison kabyle participe au même titre que le marché « Souk » ou la « tadjmaât » aux éléments fondateurs de la société et de la culture kabyles : c'est un lieu sacré voire sanctuarisé où vont s'installer les génies, âmes des

¹⁸ Ibid, p208

¹⁹ Ibid, p208

morts et gardiens (*aâssassen*) avec les contraintes et obligations attachées à une telle présence.

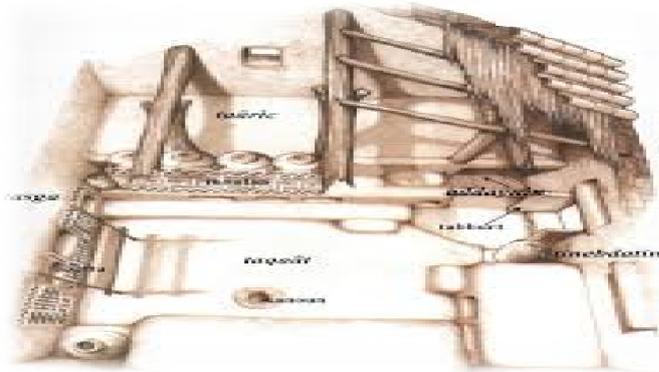


L'élaboration de cette fameuse bâtisse commence dans un premier temps par La pierre. Il est important de noter que les pierres qui sont utilisées à la construction...sont pures ou purifiées, à aucun moment on ne ramasserait des pierres sur des lieux fréquentés où se dispersent des influx maléfiques. On choisit, de prime abord, la carrière de la pierre, qui représente les lieux d'où l'on extrait la pierre ou les autres matériaux de construction et ce sont des hommes volontaires ou désignés qui exécutent les travaux d'extraction. Ce travail peut prendre plusieurs mois. Il faut, par la suite, acheminer ces pierres, à dos d'âne, jusqu'au lieu de construction où l'équipe repèrerait une carrière d'argile. L'argile est généralement mélangée à de l'eau pour la confection du mortier. Seule activité, lors de la construction, dévolue à la femme. C'est aussi elle qui va confectionner le sol de la pièce principale avec cette même argile mélangée à de la bouse de vache et de la paille. Elle aura, en outre, la charge d'entretenir ce sol.

Vient par la suite, l'élévation des murs, Les fondations sont creusées jusqu'à environ un mètre de profondeur et, avant l'élévation des murs, Les murs sont élevés par l'ajustement des pierres sans inclusion de piliers et en ne gardant que l'ouverture de la porte qui donnera accès à l'intérieur de la maison. La construction est conçu pour recevoir un toit à deux pentes qui sera recouvert de tuiles (*akermoud*). Dans les villages proches des sommets enneigés, on privilégie les couvertures en terrasse (terre tassée sur des dalles de liège assurant l'isolation. La toiture est posée par le maçon qui est chargé de la construction.

Ensuite nous aurons à parler de la répartition des espaces intérieurs. L'intérieur de la maison kabyle est en principe subdivisé en trois espaces. Chacune de ces divisions porte un nom, une forme et une fonction propre, et surtout un sacré sens à l'intérieur

d'un système symbolique qu'elle inspire et dont elle est influencée, citons ci-joint quelques parties fondamentales existantes au sein de la majorité des foyers kabyles :



« Taqaât », à titre d'exemple, est destinée aux humains. Elle occupe les deux tiers de la surface agencée. On accède directement à « Taqaât », depuis l'extérieur.

« Le kanun » ! C'est le foyer, une petite cavité d'environ 14 cm de profondeur et de 21 cm de diamètre. Il se trouve généralement au centre de la pièce, Autour du kanun, sont disposés en triangle des pierres au nombre de « trois » ou des supports de terre cuite pour y disposer les récipients, et d'autres objets réservés à la cuisson des aliments.

« Tasga » est Le mur le plus éclairé, situé face à la porte d'entrée, C'est généralement devant ce mur que se trouve le métier à tisser « azetta » dont la présence et la fonction sont très fortement chargées de symboles. (Voir la photo ci-dessous).



C'est contre ce sacré mur souvent que sera accroché le fusil du père de famille. Les femmes mettent leurs enfants au monde à proximité du fameux mur à l'occasion de la

naissance d'un garçon, événement heureux ! Le proverbe dit: « - *M'ad ilal uqciç, dessent tsegwa* » (*Lorsqu'un garçon naît «les murs de la lumière se réjouissent*). En revanche, « *Tinebdatin* », ou «*mur de l'obscurité*» fait face à Tasga. C'est le « *mur des ténèbres* ». On y accroche, chaque matin, les nattes et couvertures de la nuit. La mort, événement triste, est associée à « *Tinebdatin* ». « *Ma yeffegh imgget, ttrunt tebdatin* » « *Lorsqu'un mort quitte la maison, le mur des ténèbres le pleure* ». Cependant, on peut déceler qu'au sein de cette maison, il existe une séparation « spirituelle » qui répond à des pratiques différentes, à des vertus, des valeurs et à des croyances. Cette séparation est faite du nord ouest au sud est (telle une diagonale qui coupe un rectangle).

En se focalisant sur ces pratiques, nous constatons quelques divergences au sein du foyer kabyle : alors que la partie du haut est plus propice aux activités culturelles et sociales (cuisine, tissage, accueil d'un invité). Celle du bas, elle, sera la partie de l'intimité, la partie des actes naturels notamment le *sommeil, la procréation, la maladie et la mort ainsi de suite* où s'accomplissent les actes ou les événements essentiels de l'existence. Cette séparation s'aperçoit également dans l'emplacement des objets : en haut seront positionnés généralement des objets secs ou issus du feu, alors qu'en bas seront disposés des objets humides. Nous comprendrons par la suite que la disposition des objets n'est pas anodine mais très significative ! L'espace du haut est appelé *la partie claire*, s'opposant à la partie du bas qui est considérée comme *la partie sombre*. Nous remarquons d'emblée que la maison Kabyle s'organise dans un ensemble d'oppositions formant un joli contraste ! On en cite : « *haut et bas* » « *sec et humide* » « *lumière et ombre* »... Ainsi, au travers de ces dernières, nous verrons apparaître la division *homme/femme* à de nombreuses reprises.... Comme dans un édifice religieux, des règles s'imposent dans la répartition des pièces, des ouvertures et du foyer. La maison est considérée comme étant le siège de l'honneur de la famille. La femme en sera la grande prêtresse ! Les kabyles ont coutume de rappeler que: *Argaz t-taftilt n-berra, tamettutt-taftilt n-daxel* autrement dit *l'homme est la lampe du dehors, la femme la lampe du dedans*. La tradition, les mœurs et les coutumes dictent que l'espace de l'homme doit être dehors contrairement à la femme, son unique place n'est autre que son foyer.

En Kabylie, en évoquant la maison, nous faisons allusion incontestablement à la femme, ce bijou dépositaire de l'honneur, de la pureté et de la dignité de son foyer, elle en est le «*vase sacré*» et en a la totale maîtrise, aussi en assure-t-elle l'entretien au profit des

«génies-gardiens». La femme peint les murs intérieurs et trace des dessins géométriques de couleurs sombres. Nous les interprétons comme de simples décorations alors qu'il s'agit de toute une merveilleuse iconographie symbolique à laquelle seules les femmes sont initiées, toujours en vue de renforcer la protection de ce «*temple*» qu'est, en réalité, la maison kabyle. Cette même maison qui est révélatrice de la complexité que l'on retrouve dans toutes les sociétés, des relations entre les deux sexes. Dans le cas des kabyles, est confié à la femme la direction de l'espace privé dans lequel il est interdit à l'homme d'intervenir, en échange de quoi la femme se conformera à une éducation reçue dès le plus jeune âge, à savoir s'accommoder scrupuleusement et rigoureusement à la protection de l'honneur de la famille dont on a décidé qu'elle est l'unique détentrice. Dans ce contexte, Zerdoumi en parlant de la femme kabyle en témoigne : *«Toute l'éducation qu'elle reçoit tend à lui donner le sentiment de sa vulnérabilité et du danger épouvantable pour elle et toute sa famille, que représente la perte que l'on nomme par pudeur «la rougeur du visage...»*²⁰

Quant au chef de famille, lui, aura la charge de sa protection», mais dès que le seuil de la maison en est franchi, tout est sous le contrôle de la femme, c'est la protectrice de la maison, la prêtresse des lieux, elle représente la «*horma*». Néanmoins, elle demeure étrangère à la société des hommes. La porte de clôture est non seulement la frontière naturelle séparant l'intimité de la maison de l'espace extérieur, mais encore la démarcation et séparation symbolique entre l'univers des hommes que la femme ignore et celui des femmes que la maison représente.

La maison kabyle a été l'objet de nombreuses études et analyses, rappelle Pierre Bourdieu: *«toutes ces descriptions présentent dans leur minutie extrême, des lacunes systématiques, en particulier en ce qui concerne la localisation et l'orientation des choses et des activités, parce qu'elles n'appréhendent jamais les objets et les actions comme partie d'un système.»*²¹ Mais bien qu'il soit fondamental de pénétrer l'intimité des systèmes pour les comprendre, il reste à les étudier, les analyser, les interpréter et en donner les déductions, des significations et des conclusions.

²⁰ Pierre Bourdieu, Esquisse d'une Théorie de la pratique, 1972, p72

²¹ Ibid,p74

1-2- Etude du toponyme taasast

Pour écrire un roman, l'écrivain doit mettre en œuvre une histoire, des personnages, des événements et un espace, le choix de l'espace n'est pas fortuit, il doit contribuer à la transmission du message de l'auteur, il doit aussi être en analogie avec la réalité sociale. Pour Henri Mitterrand, l'espace est « le lieu qui fonde le récit, parce qu'un événement a besoin d'un ubi (où) autant qu'un quind (qui), ou d'un quando (quand) c'est le lieu qui donne à la fiction l'apparence de la vérité »²². On ne peut pas imaginer des événements, des personnages et même un temps en dehors de l'espace. Pour cela, l'étude des toponymes d'un roman est plus qu'indispensable pour pouvoir accéder au sens.

L'espace dans la colline oubliée s'annonce dès le titre. En le lisant, nous aurons une idée que l'histoire va se dérouler sur une colline, une montagne, à la campagne, du moins loin de la cité. Il est question d'un village fermé. Ce choix du village fermé n'est pas hasardeux. Il est précédé de motivations et de raisons à propos desquelles Rachid Mimouni dira :

Il y a une raison technique et une raison plus profonde. Une raison technique parce que pour décrire un village, pour représenter un microcosme, situations sont toujours ces petits villages fermés. En même temps il y a une raison plus profonde plus essentielles. Ces villages qu'on voit très traditionnels, très fermés et isolés, sont les lieux de nos racines. Autrement dit, la ville n'a pas de mémoire ou très peu. La mémoire se situe dans nos villages. Dans ce sens beaucoup d'écrivains algériens essayent de remonter vers cette mémoire parce qu'elle nous fonde...

Puisque « *la mémoire se situe dans nos villages* », Mouloud Mammeri met en avant un oubli ébouriffant de cette colline. Le romancier de la colline, pour remonter plus à cette mémoire, pénètre encore dans cette société vers un endroit principal et plus symbolique, à savoir *Taasast* qui se trouve dans un village intitulé Tasega : celui-ci signifie « un coin sombre » reflétant la douleur, le malheur et la souffrance. Il est de l'usage kabyle de dire : "*yough tasga* ", c'est-à-dire « il est malade »,

Taasast : « le guet » est un mot kabyle qui désigne la garde, nom attribué à une pièce dominante dont Mokrane et ses copains ont fait leur coin de réunion : « *Nous*

²² Mitterrand Henry, *Le Discours du roman*, Paris, P.U.F, 1980, p.55

*avons pris l'habitude de nous réunir dans la chambre haute de notre maison(...).C'est pourquoi nous avons baptisé (notre donjon) Taasast :la garde*²³

En nommant ce lieu, l'auteur met le doigt sur la plaie. En effet, le groupe social (de Mokrane, Aazi, Mennach et Ouali) a été touché par une maladie, il ne s'agit pas d'une maladie proprement dite, mais plutôt d'une souffrance morale, souffrance de l'âme et de l'esprit. Taasast lieu duquel viennent les souvenirs, a donc créé un envoûtement à la limite de l'onirisme. Mais la pesanteur d'une société traditionnelle et figée sonne l'échec de la mythologie du lieu et de son passé. Tassast est un terrain de jeu perché de leur jeunesse et symbole d'un passé qu'ils peinent à oublier, La petite bande semble refuser l'entrée dans un monde adulte figé dans les traditions.

La mobilisation générale rend désormais impossible toute tentative d'accéder à leur donjon, dont la belle Aazi détient la clé. Celui-ci symbolise le temps de l'innocence d'un monde enchanté malgré l'alternance des douleurs, des espérances et des vengeances.

1-2- L'ECOLE

La colonisation vint profondément bouleverser cet enseignement traditionnel, sans le faire disparaître pour autant. Après une courte expérience d'un enseignement franco-arabe mené sous le second Empire, si les portes de l'école républicaine de Jules Ferry s'ouvrirent complètement à la jeunesse européenne d'Algérie, Elles restèrent en revanche désespérément fermées aux enfants des familles musulmanes, le pouvoir colonial en bloquant l'accès. Ainsi, en 1940, 10% seulement de la jeunesse dite « indigène » se trouvaient scolarisés dépassant rarement le niveau primaire et se trouvant largement orientés vers les formations professionnelles.

L'histoire de la politique scolaire coloniale n'a jamais été ce lent mouvement de civilisations des populations locales présentées seulement par le refus. Elle apparaît plutôt comme un processus profondément contradictoire dont les déterminants sont à rechercher aussi bien chez les émetteurs de cette politique qu'au niveau de ses récepteurs. Elle se laisse donc apprécier moins en termes d'effectifs algériens qui ont transité par le système de l'enseignement colonial qu'en termes de rapport de communication.

²³ Mouloud Mammeri, La colline Oubliée, op.cit P 27-28.

L'ordre colonial a mis en place d'un côté, une école pour instruire le peuple algérien et de l'autre côté, chasse des hommes cultivés, ces derniers avaient des idées qui les protégeaient des dominants, et en même temps menaçaient et dérangent les pouvoirs. Si jamais ces pensées circulent et se propagent dans les sociétés colonisées, ces dernières vont se révolter et demander leur liberté ; c'est pourquoi l'ordre colonial chasse ce genre d'hommes cultivés.

La politique scolaire coloniale a été très tôt et jusque là une date tardive prise au piège d'une contradiction insurmontable : scolariser c'est acculturer mais c'est aussi éveiller la conscience et courir le risque de mettre en cause la présence coloniale.

Les Algériens avaient subi, à travers la scolarisation française, une intégration dans un monde et dans une langue qui n'étaient pas la leur, qui aurait dû faire d'eux des aliénés et des assimilés, mais qui a eu le résultat inverse : au lieu de les inciter à abandonner leur(s) origine (s), leur parcours a provoqué une prise de conscience de la valeur universelle de la culture dont ils étaient issus.

C'est probablement ce qui sera exprimé par Mouloud Mammeri , son entretien avec l'écrivain journaliste Tahar Djaout : « La langue française me traduit plus qu'elle me trahit. »²⁴

Dans l'œuvre de Mouloud Mammeri, il est clair et apparent que les personnes issues d'un milieu aisé ont pu poursuivre leurs études et devenir lettrés, contrairement aux pauvres et personnes démunies qui ont été obligés de quitter l'école très tôt afin de chercher du travail et subvenir à leurs besoins et ceux de leurs familles et cela pourra s'entendre dans le passage suivant: « *Et puis trop de jeunes gens partaient pour la France, où ils allaient gagner de l'argent. La terre ne pouvait pas suffire à tous les besoins* »²⁵

²⁴ http://www.kabyles2quebec.com/index.php?option=com_content&view=id=68:la-kabylie-de-mouloud-mammeri&catid=3 : kabylenews

²⁵ Mouloud Mammeri, *La Colline oubliée*, op.cit, P12

Chapitre III

Les valeurs du village

Chapitre III : les valeurs du village

1- Thiwizi, un vecteur du développement communautaire solidaire

Il faut préciser d'emblée que le mot berbère *Thiwizi* signifie entraide et assistance mutuelle entre les citoyens du village. Les arabes ont emprunté le mot aux Berbères pour en faire *Touiza*, mais ils ont complètement galvaudé le sens et la nature de l'institution, qui pour eux, est une corvée gratuite aux profits des chefs (Hanoteau et Letourneux, 1869). E. Daumas (2010, p 71-72) nous donne une idée plus précise de ce qu'on entend par ce vocable chez les deux peuples :

*"Les Kabyles sont en outre assujettis à la corvée, la Touiza, mais non point comme les Arabes qui la doivent pour faire valoir les bien du beylik. Le Kabyle ne connaît la touiza que pour sa mosquée, ses marabouts, la fontaine commune, les chemins qui peuvent être utiles à tous. Il fait encore la corvée pour creuser la tombe de l'un de ses compatriotes "*²⁶

Cette religion de la solidarité chez les kabyles (Bourdieu, 1958, 2010) s'explique en grande partie par les deux principaux défis auxquels sont confrontées les sociétés traditionnelles.

Premièrement, pour maintenir son équilibre fragile, qui repose sur les fonctions fondamentales de la famille agnatique, le groupe emploie toute son énergie pour préserver et promouvoir les valeurs et les vertus de solidarité et d'entraide qui fondent cette unité de base, à la fois économique, politique et religieuse.

Deuxièmement, l'incapacité des individus et des groupes à maîtriser les manifestations du milieu physique, et donc l'impossibilité pour un individu d'obtenir, seul, ce dont il a besoin pour vivre, rend indispensable la présence de chaque membre de la communauté à tous les niveaux de production, de répartition et de gestion. D'où la principale loi sociologique de l'organisation traditionnelle de la société :

*[L'action doit être menée collectivement]*²⁷

Dans la Kabylie ancienne, *Thiwizi* n'est pas un privilège réservé seulement à certaines catégories de classes sociales ou à des activités particulières. L'égalitarisme qui caractérise la société fait que tous les membres de la communauté doivent assistance a leurs concitoyens, et tout manquement à cette obligation expose le contrevenant a des sanctions pénales prévues par le *qanun* (code de conduite) du village.

²⁶ Pierre Bourdieu, Esquisse d'une Théorie de la pratique, 1972, p62

²⁷ Ibid, p20

Thiwizi à l'échelle du village peut prendre une forme de la combinaison des efforts de la communauté autour d'une action collective ou d'une tâche d'intérêt public. C'est ainsi des travaux d'entretiens, des cimetières, des sentiers du village, des fontaines publiques, de la mosquée, etc.

Elle peut aussi prendre la forme d'une assistance volontaire pour un concitoyen Pour la réalisation de toute sorte de travaux : construction de maisons, travaux des champs, creusement de puits, etc.

Thiwizi peut être identifiée également selon le mode d'*Amedewl*, une forme d'entraide par échange de travail. Contrairement à *Thiwizi*, cet échange de travail est plus fréquent chez les femmes que chez les hommes. Les femmes se changent leur force de travail dans la cueillette des olives et leur transformation, les travaux de jardinage, les métiers artisanaux (tissage, poterie, tapisserie), etc. l'expression consacrée dans ce processus de don et de contre don est *the ka yi Amedewl, elle m'a pété du travail* .

On dit par exemple,

the a-yi amedewl, elle m'a donné une journée de tissage que je lui rendrai.

Le développement de l'individualisme, pris dans ses sens politiques et sociologiques, c'est-à-dire la promotion d'une société favorisant l'indépendance des individus d'une part, et l'affranchissement des membres de la communauté des règles et normes issues de la conscience collective d'autre part a bouleversé le modèle familial traditionnel kabyle, et par ricochet, les valeurs qui l'animent.

Nous donnerons ici un exemple ou *Thiwizi* en tant que mode de développement solidaire demeure l'outil principal de la satisfaction des besoins essentiels des communautés rurales.

2- Point d'honneur et honneur : nif et hurma

Si certaines familles et certains individus sont à l'abri de l'offense en tant qu'agression intentionnelle contre l'honneur, il n'est personne qui ne donne prise à l'outrage en tant qu'atteinte involontaire à l'honneur. Mais le simple défi lancé au point d'honneur (*thirzi nennif*, le fait de mettre au défi ; *sennif par le nif*, chiche ! Je te mets au défi !) n'est pas offense qui attente à l'honneur (*thuksa nessar* , *thukssa lakdar* ou *thirzi lakdar*, le fait d'ôter ou de briser le respect (*thirzi el hurma*). L'honneur, ce par quoi le groupe donne prise, s'oppose au point d'honneur, ce par quoi il peut répondre à l'outrage. On fait une différence tranchée entre le nif, le point d'honneur, et la hurma,

l'honneur, l'ensemble de ce qui est haram c'est-à-dire interdit ,bref, le sacré . Donc, ce qui fait la vulnérabilité du groupe, c'est ce qu'il possède de plus sacré. Tandis que le défi atteint seulement le point d'honneur, l'outrage est viol des interdits, sacrilège. Aussi l'atteinte à la hurma exclut-elle les arrangements et les dérobades. De façon générale, on refusait farouchement la diya, compensation versée par la famille du meurtrier à la famille de la victime. De celui qui l'accepte on dit : *« C'est un homme qui a accepté de manger le sang de son frère ; pour lui il n'y a que le ventre qui compte et cela s'explique dans le passage suivant : ...Du reste Azouaou, le frère d'Oumaouche, se désintéressait entièrement des résultats de l'enquête puisqu'il devait de toute façon rendre un mort pour un mort. »* La diya n'est reçue que dans les affaires extérieures à la hurma. Par la suite, c'est par la rigueur avec laquelle il s'impose que l'engrenage de l'outrage et de la vengeance diffère de la dialectique du défi et de la riposte. L'opinion publique décide souverainement, au titre de témoin et de juge, et de la gravité de l'offense et de la vengeance appropriée comme cela se montre dans le passage suivant: *« Le juge cependant ayant été averti par une lettre anonyme se mêla de l'affaire. Les gendarmes vinrent enquêter. On déterra le mort et le médecin n'eut aucune peine à montrer qu'Oumaouch avait été tué d'un coup de feu. »* Dans le cas d'une atteinte à la hurma, serait -elle commise directement ou par mégarde, la pression de l'opinion et telle que toute autre issue que la vengeance se trouve exclue ; faute de quoi, il ne reste au lâche dépourvu de nif que le déshonneur et l'exil. Ceci est en évidence dans le passage suivant *« Il est impossible d'obtenir un seul renseignement précis sur cette histoire dont chacun savait jusqu'au moindre détail. »*²⁸

L'honneur au sens de considération se dit « essar, c'est le secret, le prestige, le rayonnement, la gloire, la présence, essar met celui qui le détient à l'abri du défi et paralyse l'offenseur éventuel par son influence mystérieuse, par la crainte (elhiba) qu'il inspire comme on le trouve dans le passage subséquent : *« A vrai dire, plus que la richesse de Idir, c'était ses poings aussi durs que ceux d'Ouali que l'on respectait »*²⁹.

²⁸Mouloud Mammeri, op.cit, p99

²⁹ ibid, p29

Faire honte à quelqu'un, c'est lui enlever essar : essar, ce je-ne -sais-quoi qui fait l'homme d'honneur, est aussi fragile et vulnérable qu'impondérable. « Le burnous de essar, disent les kabyles, n'est pas attaché, il est à peine posé »¹⁹ (azrou n-chmni)³⁰

La hurma au sens de sacré (haram), le nif et la hurma au sens de respectabilité sont inséparables. C'est ainsi que plus une famille est vulnérable, plus elle doit avoir le nif pour défendre ses valeurs sacrées et plus sont grands le mérite et la considération que l'opinion lui accorde. Par là se comprend que loin de contredire ou d'interdire la respectabilité, la pauvreté ne fait que redoubler le mérite de celui qui, bien qu'il donne particulièrement prise à l'outrage, parvient malgré tout à imposer le respect comme l'a fait Ibrahim en refusant la besogne qui lui a été confiée, qui consiste à exécuter Oulhadj, malgré sa pauvreté et sa misérabilité et cette idée se manifeste dans le passage qui suit :

«mais il en avait assez de crever la faim, comme il disait, six mois sur douze.

Il ne voulait pas perdre la récompense qu'Azouaou avait très discrètement suggéré au cas où il trouverait quelqu'un et c'est pour cela que Raveh avait pensé à Ibrahim, aussi misérable que lui, mais plus pressé parce qu'il avait une famille à nourrir.

*Raveh avait à peine fini de parler qu'Ibrahim se jeta sur lui et le prit au cou. Un instant Raveh cru qu'il allait être étranglé, tant l'autre serrait fort..... ».*³¹

Si le sacré (hurma_haram) n'existe que par le sens de l'honneur (nif) qui le défend, le sentiment de l'honneur trouve sa raison d'être dans le sens du sacré.

Comment se définit le sacré (hurma- haram) que l'honneur doit protéger ? A cette question , la sagesse kabyle répond : « La maison, la femme, les fusils ». La polarité des sexes, si fortement marquée dans cette société à filiation patrilinéaire, s'exprime dans la bipartition du système de représentations et de valeurs en deux principes complémentaires et antagonistes.

Ce qui est haram (c'est-à-dire, exactement, tabou), c'est essentiellement le sacré gauche, c'est-à-dire le dedans et plus précisément l'univers féminin, le monde du secret, l'espace clos de la maison, par opposition au dehors, au monde ouvert de la place publique (thajma3th), réservé aux hommes. Le sacré droit ce sont essentiellement les fusils, c'est-à-dire le groupe des agnats, « des fils de l'oncle paternel », tous ceux dont la mort doit

³⁰ Pierre Bourdieu, Esquisse d'une Théorie de la pratique, Geneve 1972, p19

³¹ Mouloud Mammeriop.cit, p100

être vengée par le sang et tous ceux qui ont à accomplir la vengeance du sang. Le fusil est l'incarnation symbolique du nif du groupe agnatique, du nif entendu comme ce qui peut être défié et comme ce qui permet de relever le défi ³². Ainsi la passivité de la hurma, de nature féminine, s'oppose la susceptibilité active du nif, de nature virile. Si la hurma s'identifie au sacré gauche, c'est-à-dire essentiellement au féminin, le nif est la vertu virile par excellence.

L'opposition entre le sacré droit et le sacré gauche comme l'opposition entre le haram et le nif, n'exclut pas pour autant la complémentarité. C'est en effet le respect du sacré droit, du nom et du renom de la famille agnatique, qui inspire la riposte à toute offense contre le sacré gauche. La hurma ce n'est pas seulement ce qui a du prix, ce qui est précieux, ce qui est chéri, c'est ce qui est plus précieux que le plus chéri, c'est la valeur sacrée ne se confondant pas avec la valeur affective. Le devoir de défendre » le sacré s'impose comme un impératif catégorique, qu'il s'agisse du sacré droit, tel un membre mâle du groupe, ou du sacré gauche, telle la femme être faible, impure et maléfique. L'homme d'honneur accomplit la vengeance et lave l'affront subi au mépris des sentiments, recevant pour cela l'approbation entière du groupe, et c'est ce qui est passé avec le personnage Oulhadj qui doutait fort de sa femme de vouloir plaire à Oumahouche son ennemi depuis toujours et dont le champ était voisin du sien. Donc il a décidé de prévenir le mal avant même qu'il en soit sur, du coup il a tué Oumaouche et il a pris l'accord de ne tuer sa femme que plus tard, pour déceler la justice, et cela s'explique dans le passage suivant :

« Oulhadj en tout cas la soupçonnait vaguement de vouloir paraître belle surtout devant Oumaouche dont le champ était voisin du sien. Aussi avait-il résolu de prévenir la faute avant même d'en avoir acquis la certitude.....Il revint avec son fusil qu'il déchargea entre les épaules d'Oumaouch.....On tint un conseil de famille où il fut décidé que, pour dépister la justice, Oulhadj ne tuerait sa femme *que plus tard*. »

La place de l'homme est dehors, dans les champs ou à l'assemblée, parmi les hommes : c'est chose qu'on enseigne très tôt au jeune garçon. On suspecte celui qui demeure trop à la maison pendant la journée. L'homme respectable doit se donner à voir, se montrer, se placer sans cesse sous le regard des autres, faire face (gabel). De là, cette formule que répètent les femmes et par laquelle elles donnent à entendre que l'homme ignore

³² Pierre Bourdieu, Esquisse d'une Théorie de la pratique, 1972, p22

beaucoup de ce qui se passe à la maison : « O homme, pauvre malheureux, toute la journée aux champs comme bourricot au pacage ! » (Ait Hichem). L'impératif majeur, c'est le voilement de tout le domaine de l'intimité : les dissensions internes, les échecs et les insuffisances ne doivent en aucun cas être étalées devant un étranger au groupe. Autant de collectivités emboîtées, autant de zones de secret concentriques : la maison est le premier îlot de secret au sein du sous-clan ou du clan ; celui-ci au sein du village, lui-même fermé sur son secret à l'égard des autres villages. Dans cette logique, il est naturel que la morale de la femme, sise au cœur du monde clos soit faite essentiellement d'impératifs négatifs. « La femme doit fidélité à son mari ; son ménage doit être bien tenu ; elle doit veiller à la bonne éducation des enfants. Mais surtout, elle doit préserver le secret de l'intimité familiale ; elle ne doit jamais rabaisser son mari ou lui faire honte (même si elle a toutes les raisons et toutes les preuves), ni dans l'intimité ni devant les étrangers ; ce serait le contraindre à la répudier. Elle doit se montrer satisfaite, même si, par exemple, son mari, trop pauvre, ne rapporte rien du marché ; elle ne doit pas se mêler aux discussions entre les hommes. Elle doit faire confiance à son mari, se garder de douter de lui ou de chercher des preuves contre lui (El Kalaa). Bref, la femme étant toujours « la fille d'Untel » ou « l'épouse d'Untel », son honneur se réduit à l'honneur du groupe des agnats auquel elle est attachée. Aussi doit-elle veiller à n'altérer en rien par sa conduite le prestige et la réputation du groupe. Elle est la gardienne d'essar.

L'homme, de son côté, doit avant toute chose protéger et voiler le secret de sa maison et de son intimité. L'intimité, c'est en premier lieu l'épouse que l'on ne nomme jamais ainsi et moins encore par son prénom, mais toujours par des périphrases telles que « la fille d'Untel », « la mère de mes enfants » ou encore « ma maison ». Dans la maison, le mari ne s'adresse jamais à elle en présence des autres ; il l'appelle d'un signe, d'un grognement ou par le nom de sa fille aînée et ne lui témoigne en rien son affection, surtout en présence de son propre père ou de son frère aîné. Prononcer en public le nom de sa femme serait un déshonneur.³³

Le système des valeurs d'honneur est agi plutôt que pensé et la grammaire de l'honneur peut informer les actes sans avoir à se formuler. Ainsi, lorsqu'ils saisissent spontanément comme déshonorante ou ridicule telle ou telle conduite, les Kabyles sont

³³ Pierre Bourdieu, op.cit, p, 50

dans la situation de celui qui relève une faute de langue sans détenir pour autant le système syntaxique qui s'est trouvé violé. Du fait que les normes prennent racine dans le système des catégories de la perception mythique du monde, rien n'est plus difficile et peut-être plus vain que d'essayer de distinguer entre le domaine directement et clairement saisi par la conscience et le domaine enfoui dans l'inconscient. L'homme d'honneur c'est celui qui fait face (qabel), qui affronte les autres en les regardant au visage ; qabel, c'est aussi recevoir quelqu'un en hôte et le bien recevoir, lui faire honneur et cela se montre dans cet extrait :

« Mouh était de la tribu des Bouaddou, et c'est merveille que les compagnons de Raveh l'aient admis parmi euxDu reste c'est à Tazega qu'il avait grandi. Son père mort, Moh pour nourrir sa vieille mère, s'était engagé tout jeune comme berger chez mon père.....Il était un peu de la maison et les enfants l'appelaient Moh des Chaalal comme s'il était vraiment de notre famille. »³⁴

On rattache parfois à la même racine, par une étymologie populaire en tout cas significative, le mot laqbayel (masculin pluriel) qui désigne les Kabyles⁽³¹⁾⁽³⁵⁾. Thaqbaylith, féminin du substantif aqbayli, un Kabyle, désigne la femme kabyle, la langue kabyle aussi, si l'on peut dire, la quiddité du kabyle, ce qui fait que le kabyle est kabyle, ce qu'il ne saurait cesser d'être sans cesser d'être kabyle, c'est-à-dire l'honneur et la fierté kabyles. Mais qabel, c'est aussi faire face à l'Est (elqibla) et à l'avenir (qabel).

Dans le système mythico-rituel kabyle, l'Est entretient un rapport d'homologie avec le Haut, le Futur, le Jour, le Masculin, le Bien, la Droite, le Sec, etc., et il s'oppose à l'Ouest et du même coup au Bas, au passé, à la Nuit, au Féminin, au Mal, au Gauche, à l'Humide, etc.

Tous les informateurs donnant spontanément pour caractère essentiel de l'homme d'honneur le fait qu'il fait face, qabel, on voit que les normes explicites du comportement rencontrent et recouvrent les principes enfouis du système mythico-rituel.

L'ethos de l'honneur s'oppose, dans son principe même, à une morale universelle et formelle affirmant l'égalité en dignité de tous les hommes et par suite l'identité des droits et des devoirs. Non seulement les règles imposées aux hommes diffèrent des règles imposées aux femmes et les devoirs envers les hommes des devoirs envers les

³⁴ Mouloud Mammeri, op.cit, p20

³⁵ Pierre Bourdieu, op.cit, p51

femmes, mais en outre les commandements de l'honneur, directement appliqués au cas particulier et variables en fonction des situations, ne sont aucunement universalisables.³⁶

C'est le même code qui édite des conduites opposées selon le champ social : d'une part les règles qui régissent les rapports entre parents et, plus largement, toutes les relations de parenté «Aide les tiens, qu'ils aient tort ou raison », et d'autre part les règles valables dans les relations avec des étrangers.

Cette dualité des attitudes découle logiquement du principe fondamental, établi précédemment, selon lequel les conduites d'honneur s'imposent seulement à l'égard de ceux qui en sont dignes. Le respect des injonctions du groupe trouve son fondement dans le respect de soi, c'est-à-dire dans le sentiment de l'honneur. Plutôt qu'un tribunal, au sens d'organisme spécialisé, chargé de prononcer des décisions conformément à un système de normes juridiques rationnelles et explicites, l'assemblée du clan ou du village est en fait un conseil d'arbitrage ou même un conseil de famille.

L'opinion collective est la loi, le tribunal et l'agent d'exécution de la sanction. La thadjma'th, où toutes les familles sont représentées, incarne l'opinion publique dont elle éprouve ou exprime les sentiments et les valeurs, dont elle tient toute sa puissance morale.

Le châtement le plus redouté est la mise à l'index ou le bannissement : ceux qui en sont frappés sont exclus du partage collectif de la viande, de l'assemblée et de toutes les activités collectives, bref, condamnés à une sorte de mort symbolique. Le qanun, recueil de coutumes propres à chaque village, consiste essentiellement à l'énumération de fautes particulières, suivies de l'amende correspondante. C'est ainsi, par exemple, que le qanun d'Agouni-n-Tesellent, village de la tribu des Ath Akbil, compte, sur un ensemble de 249 articles, 219 lois « répressives » (au sens de Durkheim), soit 88%, contre 25 lois « restitutives », soit 10%, et 5 articles seulement touchant aux fondements du système politique. La règle coutumière, fruit d'une jurisprudence directement appliquée au particulier et non de l'application au particulier d'une règle universelle, préexiste à sa formulation ; le fondement de la justice n'est pas un code formel, rationnel et explicite, mais le « sens » de l'honneur et de l'équité. L'essentiel demeure implicite parce que

³⁶ Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une Théorie de la pratique*, 1972, pp.56, 57

indiscuté et indiscutable ; l'essentiel, c'est-à-dire l'ensemble des valeurs et des principes que la communauté affirme par son existence même et qui fondent les actes de la jurisprudence. « Ce que défend l'honneur, disait Montesquieu, est plus défendu quand les lois ne les défendent pas, ce qu'il prescrit, encore plus exigé quand les lois ne l'exigent pas. »

Les rapports économiques ne sont pas davantage saisis et constitués en tant que tels, c'est-à-dire comme régis par la loi de l'intérêt, et demeurent toujours comme dissimulés sous le voile des relations de prestige et d'honneur. Tout se passe comme si cette société se refusait à regarder en face la réalité économique, à la saisir comme régie par des lois différentes de celles qui règlent les relations familiales. De là,

l'ambiguïté structurale de tout échange : on joue toujours à la fois dans le registre de l'intérêt qui ne s'avoue pas et de l'honneur qui se proclame.

1- le respect du code moral du village

Le thème de l'amour semble gagner l'ensemble du roman, un thème qu'on trouve presque dans toutes les scènes installées par l'auteur, notamment en ce qui concerne celle réservée aux personnages de la bande de Taasast. L'un des meilleurs exemples serait l'amour qui relie Mokrane et Aazi sont une incarnation des amants tragiques, habités par une passion interdite par la société qui les conduit inéluctablement à la mort. Le texte de Mammeri présente une vision contrastée de l'amour qui unit les deux amants à la fois tendre et noble. Loin d'être glorifié, la passion est décrite comme un esclavage qui mène les amants jusqu'à la tragédie.

Tout commence avec la décision prise par les parents de Mokrane de marier leur fils à Aazi. « *Etait-ce ma faute si j'épousais Aazi, pardon, si on me la faisait épouser ?* »³⁷

Ce passage montre que l'idée ou plutôt l'obligation de mariage de Mokrane avec Aazi vient des parents de l'époux. Après le mariage, le sentiment de l'amour grandit de jour en jour entre eux, à tel point qu'ils ont abandonné leurs amis. « *Mon mariage acheva de*

³⁷ IBIDEM, P15

*s'agréger notre bande. L'amour vrai est égoïste ; Azzi et moi, occupés de nous même, avons oublié nos camarades, et nous ne parlions presque plus jamais de rouvrir Tassast ».*³⁸

Cet amour a grandi, mais il n'a pas produit de fruits. Le temps est passé, Aazi et Mokrane n'ont pas eu d'enfant. « *Toujours elle demande : pourquoi tu n'as pas d'enfant, mais je ne suis pas Dieux...* »³⁹, Ces propos montrent que les relations entre Aazi et sa belle-mère commencent à devenir difficile. Les parents de Mokrane veulent un héritier, mais Aazi est stérile. Le seul moyen d'avoir un petit enfant est de répudier Aazi et de faire remarier Mokrane. Pour atteindre cet objectif tous les moyens sont bons. « Elle était seule dans l'escalier...seule.... A pareille heure...et tu dormais, Mokrane, tu dormais...c'est une vipère, un oiseau de mauvais augure. C'est à cause d'elle que tu as faillis mourir à la guerre. Elle sera renvoyée, oui, renvoyée dès demain ou bien c'est moi qui partirai. La femme de mon fils... »

Ainsi, la belle-mère accuse, déshonore et dévalorise sa belle-fille pour parvenir à la répudiation d'Aazi, que la stérilité a rendu coupable. Sous l'image des parents, la société commence à briser l'amour qui unit les deux amants. Mokrane est mobilisé, Aazi continue à souffrir des accusations de la belle-mère , Aazi écrit des lettres pour Mokrane ,et dans l'une d'elle , elle écrit : « *...si je pars, il vaut mieux pour toi que je n'aie pas d'enfant.* »⁴⁰. C'est ce que s'est passé, la société (les parents) ont fini par répudier « la fiancée du soir », qui n'a pas pu résister à l'oppression de la société. « *Beaucoup d'évènements étaient survenus pendant mon absence. Je ne trouvais pas Aazi à la maison ; mon père se contenta de me dire que, comme elle était fatiguée, il l'avait accompagné chez elle pour qu'elle puisse se reposer un peu (...)* Mais les décisions de mon père étaient sans appel »⁴¹.

Les deux amants qui ne peuvent pas contrarier l'ordre de la société, plongent dans le chagrin, l'un pense à l'autre mais le premier ne peut rejoindre le second que par cette dernière lettre écrite par Tamazouzt à son ex-mari. Une lettre qui porte une nouvelle à laquelle Mokrane ne s'attendait pas : « *...mon mari, dans six mois, ou si dieu veut dans cinq mois, je vais avoir un enfant.* »⁴² Cette bonne nouvelle va avoir une fin tragique. En effet,

³⁸ Mouloud Mammeri, La Colline oubliée, Gallimard, Paris, P 48

³⁹ Mouloud Mammeri, op cit, P64

⁴⁰ Ibid, P 67

⁴¹ Ibid, P146

⁴² Ibid, P151

Mokrane sur son chemin de retour pour retrouver sa femme et dans quelques temps son fils, mourra dans la neige.

Les deux amants se marient par le choix de la société, et se séparent tragiquement, par obéissance à la société. « *Le destin malheureux de ces deux êtres, qui s'étaient tant, mais maladroitement aimés, qu'ils mourraient l'un à cause de l'autre, mais l'un loin de l'autre* »⁴³ Ainsi la société sera l'auteur d'un amour brisé voire d'un amour déstructuré de deux êtres à cause d'une stérilité « temporaire ».

Mokrane et Aazi se retrouvent ensemble grâce à la société, mais cette dernière sera aussi la cause de l'avortement de cet amour. Mokrane obéit à l'ordre de la société patriarcal qui ne prête aucune attention à la vie intérieure de l'individu.

L'amour de Menach et Davda est un autre exemple. Mokrane a eu la chance de passer quelques temps de joie et de bonheur avec Aazi avant leur séparation : « *...je descendais presque chaque soir avec Aazi à notre champs d'Aafir. C'étais contraire à la coutume : un mari ne sort pas ainsi avec sa jeune femme des les premiers temps de leur mariage, mais cette guerre excusait tout.* »⁴⁴ La guerre n'a pas donné cette faveur ou ce privilège à Menach et Davda qui n'ont vécu leur amour que dans les rêves où les ordres et les exigences de la société ne peuvent pénétrer. Avec le mariage de Davda avec Akli, Menach n'a qu'à se convaincre que Davda n'est pas à lui, mais la passion pousse les amants l'un vers l'autre en dépit du danger .Lisons ce passage illustrant ce propos :

*« Il l'a prit frénétiquement dans ses bras, la serra à lui briser les os. Elle essaya d'abord de le repousser de ses deux mains posées sur sa poitrine, mais elle fermait à moitié les yeux et laissait tomber sa tête sur l'épaule de Menach ; il lui baisa les yeux fermé, le cou, chercha ses lèvres comme un assoiffé, y colla les siennes. Il la sentit fondre alors toute entière sous son étreinte puis elle l'entoura de ses bras. Il répétait : Davda Davda comme un furieux. Elle disait Menach dans un soupir. Tous les deux fondirent en larmes qui se mêlèrent et vinrent mouiller leurs lèvres dans ce seul et peut-être dernier baiser. »*⁴⁵

Cette scène montre le sentiment d'amour qui pousse les deux amants à transgresser les interdits et à « consommer »leur amour en cachette. Une scène qui confirme l'ardeur de l'amour unissant les deux amants.

⁴³ Mouloud Mammeri, op cit, P195

⁴⁴ Ibidem, P45

⁴⁵ ⁴⁵ Mouloud Mammeri, op cit ,P 204

Laissons Mokrane parler de Menach :

« Je le revoyais du temps qu'il n'était encore qu'un brillant candidat au baccalauréat .D'octobre à juin, Menach était à Fès, où son frère vendait des soieries. Quand il venait à Tasega passer les vacances d'été, il était entouré d'un prestige indéfinissable, qui lui venait de l'élégance recherchée de ses toilettes, du mystère du pays inconnu et lointain qu'il venait de quitter, peut-être aussi des maximes ébouriffantes qu'il développait avec brio devant vous : « Quand on a dix-neuf ans, c'est pour la vie », ou encore : « on aime d'amitié parce que ..., on aime d'amour bien que... »

Cette année- là il nous a ramené cette définition désabusée de l'amour (il disait : par un philosophe chinois) : « on se veut on s'enlace ; on s'en lasse et on s'en veut(...) A l'égard de Davda, je dois avouer qu'il avait pris la définition de l'amour par la fin ».⁴⁶

Une citation longue mais signifiante. Elle décrit la vie heureuse de Menach avant l'éloignement de son amour, Davda. Il ne devient plus le brillant type d'autrefois, il assiste à toutes les « Sahjas »⁷⁶ de la bande à Ouali comme il devient l'ami intime de Mouh, le berger. C'est dire que l'absence de Davda lui chagrine la vie.

En résumé, Mouloud Mammeri dénonce la société qui sépare les amants et qui joint deux personnes qui s'ignorent.

Les interdits, les limites et les hontes sont tout le temps les entours de la société que décrit Mouloud Mammeri. L'individu n'a pas le droit au libre comportement. Leur vie est dictée par la société ; on fait tout parce que la société le veut, on ne fait rien car la société l'interdit.

L'écriture de Mammeri appelle à l'émancipation de l'esprit, des tabous qui colonisent l'individu. L'auteur tient à transgresser les tabous de la société kabyle comme le cas dans la scène suivante : « ...quoi, qu'y a-t-il de mal à cela ? Une femme ne se découvre pas la tête devant un homme ? Elle l'a fait devant moi, et puis après ? Je ne suis pas une vieille barbe, moi, je trouve idiote cette coutume. D'ailleurs, elle l'a dit elle aussi ._Qu'elle trouvait la coutume idiote ? Félicitations ! »⁴⁷

⁴⁶ Mouloud Mammeri, op. cit, P22

⁴⁷ Mouloud Mammeri, La Colline Oubliée, Gallimard, Paris, 1992, P17

Dans ce passage, il s'agit d'une transgression d'un interdit sociétal : la femme doit être voilée devant tous les hommes, à l'exception de son mari. Les trois amis Davda, Menach et Mokrane appartenant à « la bande de Tassat »⁴⁸ ont jugé la coutume comme étant « idiote ». Et là, une manière de dire à la société qu'il est temps de se débarrasser de cette coutume. Non seulement la femme ne peut pas se montrer devant un homme étranger, mais elle n'a même pas le droit de le connaître avant de qu'ils ne se marient.

Écoutons Mokrane, personnage principal du roman, dire : « Avec nous il y avait aussi Aazi, avant qu'elle devint ma fiancée, et c'est heureux que ceux de la bande n'aient jamais su l'existence de ces ceux-là car l'expression de leur mépris, à eux, les males, aurait dépassé toute borne. Des filles !pensez donc ! »⁴⁹

C'est une façon de dire qu'il n'y a rien d'illogique si les hommes et les femmes se fréquentent. L'auteur de *Sommeil du juste* a passé son message par le moyen de la bande qui représente la vie naturelle entre l'homme et la femme. La bande de Tassat quoiqu'elle veuille mener une vie heureuse et différente de celle de leurs ancêtres, la société les condamne toujours comme le confirme Aazi dans le passage suivant : « *Je ne dois pas parler longtemps. Si je n'étais pas venue avec ma mère(...) pourtant je suis comme ta femme maintenant.* »⁵⁰

Ce dialogue entre Aazi et Mokrane dénonce la société qui interdit la rencontre de l'homme et la femme avant le mariage même étant fiancés.

⁴⁸ Groupe de personnage dont Mokrane et Menache

⁴⁹ Ibid, P27

⁵⁰ Mouloud Mammeri, op.cit.42, 43

CONCLUSION :

Arrivée au terme de ce modeste travail, nous nous proposons de jeter un coup d'œil récapitulatif sur le parcours que nous avons suivi pour confirmer notre hypothèse de départ à savoir que la communauté, le respect du code villageois, la solidarité, la dignité et l'environnement personnalisent et qualifient le village kabyle.

Nous avons étudié un roman « *La colline oubliée* » qui est considéré comme un repère à travers la littérature magrébine en général et algérienne en particulier. Il s'agit de *La Colline Oubliée* de Mouloud Mammeri, une œuvre ayant traduit à sa façon l'image de la société kabyle des années 40 où l'auteur s'est exprimé à travers une écriture dont le fond est kabyle et la forme est Française, dans la langue de laquelle on trouve des retouches kabyles, celles des mots en langue vernaculaire.

Le romancier nous offre à travers son œuvre un univers romanesque kabyle dont l'atmosphère et les événements décrivent la réalité des villageois de l'époque coloniale.

Il décrit la vie et le quotidien du peuple algérien sous la domination française.

Nous avons essayé de répondre à la question posée dans notre problématique de départ en confirmant que la solidarité, les coutumes, les traditions ont beaucoup influencé sur le mode de vie des villageois et c'est d'ailleurs cela qui le caractérise.

Au cours de notre travail, nous avons fait appel aux théoriciens et écrivains postcoloniaux tel que Frantz Fanon, Pierre Bourdieu, Younès Adli mais aussi Mouloud Mammeri, nous avons eu recours à Pierre Bourdieu dont l'ouvrage « *Esquisse d'une théorie de la pratique* » dans lequel il traite « les trois études d'ethnologie kabyle ».

Bourdieu s'attache en effet à faire voir à quel point l'ordre social est saturé de significations sexuelles et hanté par le problème de la division entre le masculin et le féminin, le monde du travail, de la famille, de la religion, de l'école, etc.

Nous avons réparti notre travail de recherche en trois parties dont la première intitulée : « La communauté villageoise » où nous avons évoqué la jeunesse kabyle qui représente la force et l'avenir de la société, comme nous avons parler des sages qui sont considérés comme étant le pilier de la société dite villageoise, et en touchant à ce sujet on a constaté que les sages, les traditions et les coutumes ont entravé l'épanouissement et le développement du villageois .Par la suite , nous avons parlé de l'administration coloniale et c'est à travers le personnage d'Ibrahim, sa spoliation et son exil forcé que s'exprime la souffrance de la société kabyle. La pauvreté extrême a poussé Ibrahim à vendre son champ d'olivier, et cette vente équivaut à la perte de soi.

Nous avons ainsi démontré que le colonisateur recourt à tous les stratagèmes pour dépasser et aliéner les autochtones.

En ce qui concerne la deuxième partie qui s'intitule ; « Les espaces du village » nous avons essayé de mettre en exergue la relation qui réside entre l'homme et la femme au sein du foyer, comme nous avons décrit la maison kabyle proprement dite, par la suite nous avons touché à la place publique qui est un endroit symbolique d'un passé qu'on peine à oublier.

Enfin, nous avons parlé de l'école et de l'enseignement pendant la période coloniale qui se laisse apprécier moins en termes d'effectif.

Dans la troisième et dernière partie, nous avons décrit les valeurs du village tel que :

La solidarité qui est omniprésente dans la société kabyle, celle-ci est caractérisé par l'égalitarisme, ce qui fait que tous les membres de la communauté doivent assistance à leurs compatriotes et toute désobéissance à cette obligation expose le transgresseur à des sanctions pénales prévues par le qanun du village.

Subséquent nous avons abordé le thème de la dignité qui est un terme très appréciable dans la société kabyle et qui a plusieurs interprétations mais il est en particulier la protection et le voilement du secret de la maison et de l'intimité et cette dernière est en premier lieu l'épouse que l'on cite jamais et moins encore par son prénom.

Et pour terminer nous avons parlé du respect du code moral du village, et de cela

nous avons appris que la colonisation n'était pas la seule source des maux de la société kabyle à cette époque. Le malaise, le chagrin et le malheur proviennent aussi de la société elle-même. Il s'agit d'une société patriarcale fondée sur les coutumes sclérosantes, des construits culturels et des tabous qui condamnent l'individu. Ce regard critique pour le mode de vie ancestral et l'intérêt réservé à la vie de l'individu, ont fait de l'engagement de Mouloud Mammeri un engagement existentialiste, celui-ci est conforme dans le cadre de la remise en cause du mode de la pensée établi.

Bibliographie

- 1- BENDJELID, Faouzia, « L'écriture en Algérie est tributaire de l'Histoire», in Culture.
- 2- Mouloud Mammeri, La coline oubliée, Gallimard, 1992 .
- 3- Ibn Khaldoun, Histoire des berbères. T. I .
- 4- Younès Adli « Les efforts de la préservation de la pensée kabyle » aux xviii e et xix e siècle, l'Odyssée de Ali Oubellil.
- 5- Pierre Bourdieu, Esquisse d'une Théorie de la pratique, 1972
- 6- Mitterrand Henry, Le discours Du roman, Paris, P.U.F, 1980
- 7- http://www.kabyles2quebec.com/index.php?option=com_content&view=id=68:la-kabylie-de-mouloud-mammeri&catid=3 : kabylenew

Résumé

Nous avons étudié un roman qui est considéré comme un repère à travers la littérature maghrébine en générale et algérienne en particuliers. Le romancier nous offre à travers son œuvre un univers romanesque kabyle dont l'atmosphère et les événements décrivent la réalité des villageois de l'époque coloniale tout en démontrant que la solidarité, les coutumes et les traditions ont beaucoup influencé sur leur mode de vie.

Dans notre modeste travail, nous avons mis en exergue à quel point l'ordre social et saturé de significations sexuelles et hanté par le problème de divisions entre le masculin et le féminin, le monde du travail, de la famille, de la religion et de l'école.

La jeunesse kabyle représente la force et l'avenir de la société, les sages sont considérés comme étant le pilier de cette société dites villageoise comme il est apparent dans notre œuvre d'étude que les sages, les traditions et les coutumes ont entravé et freiné l'épanouissement et le développement du villageois. Ce qui est argentin c'est que le colonisateur recour à tous les stratagèmes pour dépasser et aliéner les autochtones.

Subséquentement, il s'agit d'une société patriarcale fondée sur les coutumes sclérosantes, des construits culturels et des tabous qui condamnent l'individu.

Les mots clés : Les jeunes – les sages – l'administration coloniale – la maison - Tassast - l'école - les valeurs du village.